

UNE ÉTHIQUE DU TRAVAIL : CRITIQUE DE LA PRÉCARISATION ET CULTE DE L'EXCELLENCE COMME CONDITION DU PROGRÈS AFRICAIN

Introduction

François-Xavier
AKONO, Jésuite
Camerounais.
Docteur en Philosophie
politique. Enseignant
à la faculté de
Philosophie Saint
Pierre Canisius de
l'Université Loyola
du Congo (ULC).
ekodo.akono@gmail.com

La culture du travail (bien fait) constitue l'une des conditions du progrès (individuel et collectif). Pareille hypothèse est soutenue dans le cadre d'une éthique du travail¹. Celle-ci est certes entendue comme « conscience professionnelle », mais elle s'élargit à la conscience critique de la raréfaction du travail et des conséquences qu'elle induit en tant que vie dégradée. A titre illustratif, « on ne peut mener une vie bonne dans une vie mauvaise », affirme Theodor Adorno, repris par Judith Butler². Une telle existence serait paradoxale au regard des institutions politiques qui négligent la vie des personnes reléguées aux marges et dans les périphéries. C'est pourquoi l'éthique du travail n'exclut pas une critique politique et sociale des qualités de vie des personnes quand elles réclament le respect de leur dignité et de leurs droits fondamentaux, dans les quartiers pauvres et les villages oubliés par l'administration et le gouvernement³. En retour, cette éthique voudrait tracer quelques lignes d'un travail du citoyen pour le

- 1 Nous nous inspirons indirectement de l'expression de Max Weber, « L'éthique de la besogne dans le protestantisme ascétique », deuxième chapitre de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Nous avons employé la version électronique dudit ouvrage : « Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie » ; « Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales" Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html. Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm> » ; consulté le 05/05/17.
- 2 Antoine IDIER, « Judith Butler, *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2014, mis en ligne le 11 juin 2014, consulté le 27 avril 2017. URL : <http://lectures.revues.org/14882> ; la version anglaise du texte de la philosophe Judith Butler est disponible dans le lien suivant : https://thats1.files.wordpress.com/2012/10/butler_adorno_prize.pdf ; consulté le 29 avril 2017.
- 3 Éric WEIL, *Philosophie Politique*, Paris, J. Vrin, 1984, p. 148.

bien commun et la considération du citoyen d'en-bas afin que le mieux-être et le mieux-vivre soient l'apanage de tous.

Clarifions tout d'abord les expressions de notre énoncé.

Notons d'emblée que le culte de l'excellence renvoie à la « culture du travail ». Cette dernière regroupe un ensemble de principes orientés par l'effort permanent et concluant vers davantage d'efficacité. Il s'agit d'acquérir des compétences effectives pour une véritable Afrique qui produit. Il ne faudrait cependant pas limiter le travail à l'*emploi salarié*⁴. Sur un plan plus large, l'œuvre de production africaine inclut les secteurs d'activité qui allient technique, réflexion, action de transformation⁵. A cet égard, l'éthique du travail⁶ dialogue avec les théoriciens et les hommes et femmes d'action engagés dans les processus d'autonomisation individuelle et collective. Il est néanmoins important de souligner la nécessité du travail pour se procurer son pain quotidien. « L'activité appelée *travail* tire son caractère temporel de la nature transitoire des choses produites en vue de subsister. Le travail reste aujourd'hui encore une activité soumise à la nécessité vitale, c'est-à-dire, celle de renouveler sans cesse la vie.⁷ »

Au terme de notre clarification conceptuelle, une question jaillit : comment comprendre l'éthique du travail que devrait adopter une Afrique soucieuse de progrès ? Pour y répondre, cet article se dote d'un double objectif :

D'une part, circonscrire le travail (1) dans sa pathologie sociale à travers la réalité du déclassement que le manque d'emploi provoque ; cela, par les réalités telles que le chômage, le sous-emploi, la précarisation du travailleur. Cette problématique devrait aboutir à questionner les inégalités et les injustices dans l'attribution des places au sein de la société ainsi qu'une vraie remise en cause d'un système éducatif/politique qui produit des personnes inaptes à trouver une profession équivalente à la formation reçue.

D'autre part (2) proposer l'acquisition d'une culture personnelle et communautaire de l'excellence, pour une société africaine qui rêve de vivre mieux et devient ainsi compétitive par l'acquisition d'un *habitus* de pratiques de la transformation permanente de son environnement. Cela, en révision d'attitudes répréhensibles qu'il convient de dénoncer comme tares dans le milieu professionnel. Un tel objectif vise surtout à un travail sur soi où l'honnêteté est le rempart contre le cupide accaparement des biens publics et cette exténuation du bien commun chez les élites prédatrices.

4 Emmanuel Renault.

5 Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Traduit de l'anglais par Georges Fradier. Préface de Paul Ricœur, Paris, Calmann-Lévy, 1983, p. 134-135

6 Il est à souligner que nous nous inspirons indirectement de l'expression : « L'éthique de la besogne dans le protestantisme ascétique » contenue dans le livre de Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.

7 Paul RICOEUR, « préface » à *Condition de l'homme moderne*, p. 19.

L'élaboration de nos visées s'oriente en un développement constitué de trois moments : une critique de la débrouillardise et la précarisation du travailleur comme pathologies sociales liées au travail (1) ; un regard sur le monde professionnel quant aux attitudes répréhensibles contraires à l'efficacité (2) ; une éthique au service de la culture du travail (3).

1. La débrouillardise et la précarisation du travailleur comme pathologies sociales

Le présent moment de notre réflexion esquisse une critique sociale dont le travail précarisé est l'élément déclencheur. « L'univers de la précarité et de la débrouille⁸ » se perçoit. En effet, il suffit de déambuler sur les trottoirs des villes africaines pour constater le nombre de personnes exerçant les « petits métiers » dont la débrouillardise est la caractéristique principale. Ces personnes sont, à n'en point douter, la face visible d'une souffrance vécue. Elles affrontent la difficulté et refusent de mourir ou vivre dans l'assistanat perpétuel. L'informel règne en maître sur les bords des routes africaines. On s'y retrouve parfois par manque de travail. Il est évident que dans les pays dits sous-développés, le travail dans une situation de pénurie a comme conséquence que des membres de ces sociétés peinent à « satisfaire leurs besoins (élémentaires) tels le logement, la nourriture, la santé, l'habillement, l'éducation...⁹ » ; il importe cependant de questionner les causes structurelles de production de la vie mauvaise. Certains africains-e-, dans l'univers de la quête du travail *ne sont rien*¹⁰ parce qu'ils *n'ont personne* bien placé. L'adage populaire camerounais tourne en dérision ces parrainages occultes en ces termes : « quelqu'un est quelqu'un derrière quelqu'un ». Cette phrase est en apparence tautologique mais cette locution populaire décrit en réalité des travers sociaux où exister, avoir place au soleil requiert prioritairement la cooptation rentabilisée par sa position hiérarchique. « C'est cette imperfection de l'organisation particulière sous les espèces de l'*injustice sociale* : l'individu a le sentiment de n'avoir pas accès à toutes les fonctions auxquelles il se croit apte, d'être privé de certaines chances, de souffrir du fait que d'autres, installés aux places avantageuses grâce aux conditions de leur position historique, l'en excluent pour se les réserver sans aucune justification rationnelle.¹¹ »

8 Jean Marc ELA, « Vers une économie politique des conflits au ras du sol », in *Africa Development*, vol XXIV, Nos 3&4, 1999, p. 120.

9 Musambi MALONGI YA MONA, « Tiers-monde : sortir du sous-développement », in *Philosophie africaine et développement. Actes de la 8^e Semaine Philosophique de Kinshasa du 2 au 8 décembre 1984*, Kinshasa, Faculté de Théologie Catholique, 1984, p. 347.

10 Nous empruntons cette expression (« qui n'est rien, n'a rien ») au chanteur LAPIRO DE MBANGA qui fustige cette privatisation, disons, cet accaparement des bonnes places par une poignée de camerounais au détriment d'un peuple confiné dans les marges. <https://www.youtube.com/watch?v=ru-1gcyxeSI>; consulté le 05/05/17.

11 Éric WEIL, *Philosophie Politique*, p. 86. Etienne Ganty, *Penser la modernité: Essai sur Heidegger, Habermas et Eric Weil*. Préface de Gilbert Kirscher, Namur, Presses Universitaires de Namur, 1997, p. 630.

Parler de raréfaction du travail le considère dans sa dimension d'emploi. L'exercice de ce dernier suppose une formation acquise dont les diplômes sont le reflet. Or, les nombreuses personnes qui sortent de nos universités africaines et qui se retrouvent à faire d'autres métiers auxquels leur formation initiale ne les avait guère préparées, disposent certes d'une capacité d'adaptation mais à la base, elles sont le point de départ d'une possible critique du système éducatif et de la société africaine dont l'activité de production par l'industrialisation est sans consistance. « Le contexte de chômage, de sous-emploi et l'absence de création d'emplois nouveaux est bien l'arrière-plan de l'existence quotidienne de beaucoup. Il en résulte un temps vide de travail et d'occupations qui se prolonge des journées et années entières.¹² » Pour Eboussi, cette population souvent flottante, quasiment désœuvrée, très souvent oisive, dépendante, représente une forte proportion chez les jeunes. Parmi ceux et celles-ci, il y en a qui ne se laissent pas entraîner par le désespoir. C'est ainsi que malgré leur faible formation scolaire, ou leurs diplômes non pris en considération dans le marché de l'emploi, ces jeunes se distinguent par une volonté déterminée à affronter la rareté de l'emploi dont les portes leur sont fermées. Notons cependant avec l'auteur de *La crise du Muntu*, que « la population « jeune », prétendument « laissée pour compte », qualifiée de « génération sacrifiée », se perçoit également et parfois davantage comme un lieu de créativité sans patente. Ce qu'elle accomplit de neuf n'est pas la mise en œuvre de mots d'ordre, des directives géniales de quelque stratège et guide suprême. Sa marginalité demeure chez elle, comme ailleurs, une source de pouvoir grâce à sa résilience, à sa mobilité ou à sa capacité de tourner les obstacles, de déplacer les champs de lutte pour la survie, de s'insinuer dans les failles et de prospérer dans les interstices. Elle fait plus que résister.¹³ »

En Afrique subsaharienne, la fonction publique et le secteur privé sont des grands employeurs. Mais, à bien y regarder, une bonne frange des populations est exclue du privilège de l'emploi bien rémunéré. Les marginalisés se rencontrent donc parmi des personnes pour qui travailler revient à s'investir dans des activités précaires aux maigres revenus de subsistance. L'État camerounais, en réponse aux injonctions du Fonds Monétaire International et de la Banque Mondiale prit des mesures aux conséquences sociales vertigineuses. Ces mesures aboutirent à la grande précarisation des fonctionnaires clochardisés. Ainsi, de nombreuses populations firent « l'expérience de l'injustice produite par la dérégulation marchande, (réduction des salaires, chômage, inégalité dans l'accès aux

12 Fabien EBOUSSI BOULAGA, Ernest NKOLO AYISSI, GRP AGAGES, *Les jeunes et la politique : quelles perceptions pour quelle participation ?*, Yaoundé, Friedrich Ebert, 2011, p. 33. (le texte est disponible en ligne dans le lien suivant : (library.fes.de/pdf-files/bueros/kamerun/08960.pdf ; consulté le 29 avril 2017)

13 Fabien EBOUSSI BOULAGA, Ernest NKOLO AYISSI, GRP AGAGES, *Les jeunes et la politique : quelles perceptions pour quelle participation ?*, Yaoundé, 2011, p. 34.

soins.)¹⁴ » « Plus généralement, les expériences de l'injustice relatives au travail résultent de la précarisation massive du salariat (emplois à durée déterminée, travail partiel, sous-travail, déstabilisation des emplois stables) et de l'exclusion de vastes populations du marché du travail¹⁵ ».

Le travail perdu, les nouveaux précarisés sont obligés de rejoindre les nombreuses personnes non qualifiées qui existent dans des activités de débrouillardise afin de trouver leur pain quotidien. Il s'agit donc pour la pensée critique d'élaborer une analyse fine de ces processus de mise à la marge avec les conséquences psychologiques que la perte de travail provoque. Aussi, « la perte des protections de la société salariale s'accompagne de l'insertion de certains individus dans des relations subjectives dépréciatives et insatisfaisantes¹⁶ » ; ces personnes deviennent des disqualifiés sociaux. L'existence personnelle devient ainsi dégradée surtout dans des contextes où les chômeurs n'ont pas d'allocations. Ces personnes s'estiment ainsi victimes d'une forme de mépris politique.

Comment ne pas interroger les causes structurelles profondes de « la réduction dans le tiers monde de populations entières à l'état d'« hommes jetables », superflus, destinés à servir de réservoirs d'organes ou à survivre jusqu'à la mort » ; et en Europe une éthique critique questionnera « la réduction de migrants à l'état d'hommes dénués de tout droit et la clochardisation d'un nombre non négligeable de (...) nationaux qui s'accompagne trop souvent d'un état de mort psychique, d'une souffrance si profonde qu'elle a pu être comparée à celle que l'on subissait dans les camps de concentration¹⁷ ». La clochardisation est décrite à travers les mots suivants : « des mois, des années sans salaires, ou avec des salaires amenuisés, décalés, à l'échelle mobile, de plus en plus symboliques, ont installé dans nos villes des images lancinantes de la misère et de la clochardise : les vêtements élimés, aux couleurs délavées, les souliers éculés, les yeux hagards, le pas incertain et titubant, de ceux que la faim plus comblée a transformés en somnambules, en zombies, en ombres. Sous alimentés, malnutris, bientôt le moindre souffle de la maladie les effacera. Ils étaient nos amis, nos frères, nos sœurs, nos collègues.¹⁸ »

14 Emmanuel RENAULT, *L'expérience de l'injustice. Reconnaissance et clinique de l'injustice*, Paris, La Découverte (Armillaire), 2004, p. 234.

15 *Ibid.*, p. 234.

16 *Ibid.*, p. 236.

17 Emmanuel RENAULT, *L'expérience de l'injustice. Reconnaissance et clinique de l'injustice*, p. 242-243.

18 Fabien EBOUSSI BOULAGA, *Lignes de résistance*, Yaoundé, Clé, 1999, p. 135. Cette thématique du salaire précaire est évoquée par le personnage du roman, *Kalombo ou l'heure des gens honnêtes n'a pas encore sonné*. Le romancier fait intervenir un enseignant qui s'exprime en ces termes dans son diagnostic de la République Démocratique du Congo ; nous sommes « le pays le plus riche de l'Afrique, le pays où les gens crèvent... nous sommes les enseignants les moins bien payés d'Afrique » François-Xavier ZABALO, *Kalombo ou l'heure des gens honnêtes n'a pas encore sonné*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 11.

Manquer de travail propulse de nombreuses personnes dans la lutte contre la mort et la ruse avec la survie. Comment comprendre que des jeunes qui ont obtenu des diplômes, au terme de leurs études de premier ou second cycle universitaire, se retrouvent sans travail, ou alors, exercent des métiers qui n'étaient pas leur premier choix de carrière ? Ils mènent une existence pleine de frustrations. Ils se sentent exclus de la répartition du travail social. Ces diplômés relégués dans les dehors de la débrouille vivent au jour le jour. Parfois pour se prendre en charge personnellement, ils rejoignent ainsi ceux qui n'ont fait aucun effort d'exceller dans leurs études pour cause de choix de la facilité. Dans des sociétés où le favoritisme est roi en matière de distribution du travail, les exclus sont révoltés à partir du « sentiment de l'injustice¹⁹ » qu'ils éprouvent. Nos États forment des personnes de plus en plus révoltées prêtes à en découdre avec les pouvoirs publics ; car pour elles, mieux vaut mourir que vivre dans la paupérisation croissante que côtoie la richesse de quelques privilégiés. « En tenant compte des déséquilibres internes dans les pays où les stratifications sociales se renouvellent, on peut se demander s'il n'y a pas ici un potentiel énorme de conflictualité prêt à éclater dans les sociétés où la précarité et la pénurie constituent la trame de la vie quotidienne²⁰ ».

Au terme de cette première partie, l'éthique du travail questionne la mauvaise vie menée par les personnes précarisées dans leur emploi, ou un manque d'emploi. Les « *vies précaires* » (Guillaume Le Blanc) luttent et rusent contre les difficultés de leur vie quotidienne. Ces personnes caractérisées par l'inachèvement de leur existence investissent le présent en une lutte contre la précarité. Cette trame existentielle s'inscrit dans la vie de tous les jours. Ces luttes et ces négociations avec la survie révèlent une existence sociale compartimentée entre les privilégiés et les d'emblée-exclus des opportunités. L'Afrique des injustices et des inégalités dans la répartition de l'emploi se caractérise par un favoritisme aux relents coloniaux pour les *damné-e-s de la terre* (Frantz Fanon). Ce contexte de précarisation indique à une éthique du travail l'élaboration des pistes de prises en main de soi. Elle s'oriente vers la considération d'une Afrique qui produit et qui ne se limite guère à consommer.

2. L'éthique du travail comme questionnement des attitudes contreproductives dans le milieu professionnel

Une éthique du travail examine les attitudes qui barrent la volonté de réussir ou qui obstruent la possibilité de réaliser à bonne fin une tâche. Il sied, dès lors, de les examiner afin de s'améliorer. Une fois déterminés ces facteurs inhibiteurs au travail, il reviendra de proposer des pistes nouvelles

¹⁹ Éric WEIL, *Philosophie Politique*, p. 87.

²⁰ Jean Marc ELA, « Vers une économie politique des conflits au ras du sol », in *Africa Development*, vol. XXIV, Nos 3-4, p.115.

pour l'adoption d'une culture du travail. Cette dernière est l'indice selon lequel la facilité est le refus d'affronter la difficulté de l'existence. Cette loi du moindre effort caractérise la personne complaisante et très peu exigeante envers elle-même et, par conséquent, peu rigoureuse dans son travail et dans son rapport de collaboration avec les autres. Or, cette négligence contreproductive est portée par plusieurs attitudes qu'il revient d'examiner.

2.1. L'éparpillement et la distraction

Au travail, entendu ici comme le lieu où j'exerce ma profession, il s'agit de l'attitude qui consiste à commencer plusieurs actions au même moment. Ainsi, je peux à la fois m'investir à répondre à un courrier, à faire le travail de secrétariat, à nettoyer mon bureau. Toutes ces tâches que j'effectue simultanément montrent que je suis dispersé et que je n'arrive pas à m'unifier. Mon esprit vogue dans tous les sens ; je suis comme une girouette agitée par les vents et je vis mon travail dans une forme de tourbillon permanent. La dispersion manifeste donc un manque criant de concentration. Cet éparpillement a pour conséquence un travail bâclé, fait à la hâte et qui, au final, produit de médiocres résultats. L'entreprise ou la société qui m'emploie perd en rendement au vu des répercussions de mon agissement.

Le manque de concentration est le propre d'une personne qui ne se fixe pas d'objectif ; ou même si elle se donnait des visées, elle éluderait sans cesse la décision d'y persévérer par une ardeur renouvelée. Ainsi, quand l'entreprise me fixe des objectifs à atteindre, je ne les respecte nullement et je ne m'efforce pas de les réaliser. Ce manque de concentration provient parfois des soucis qui hantent notre vie quotidienne. Préoccupés par la santé d'une personne proche, par une rupture sentimentale, par le décès d'un proche, notre concentration au travail pourrait prendre un sacré coup.

Dans le milieu du travail, être distrait consiste à se détourner personnellement ou à détourner les autres de l'attention requise pour devoir apporter des résultats attendus. La distraction provient de bavardages inutiles, et à l'ère des réseaux sociaux, elle pousse à s'occuper davantage de commenter l'actualité des « Amis » et de « liker » leurs photos... Ou à se partager des vidéos non pertinentes pour le contexte immédiat du travail. Elle est aussi due à des coups de fils intempestifs à donner ou à recevoir et, ainsi, à passer de longues minutes au téléphone dans des conversations qui nous éloignent de ce pour quoi nous sommes payés à la fin du mois.

A ce propos, Meinrad Hebga écrit : « Il est affligeant de voir des milliers d'employés de l'État ou de sociétés mixtes occupés, le plus clair de leur temps de travail, à bavarder, lire le journal, à commenter les nouvelles sportives ou politiques, voire à se promener, sans se soucier des dossiers parfois vitaux en souffrance, des clients impatientes, parmi lesquels des

investisseurs potentiels ; sans montrer la moindre préoccupation du bien commun ou de l'honneur de leur pays.²¹ »

Le lieu de travail devient un lieu de cancans et de ragots. Au lieu de se concentrer sur les dossiers à traiter, les conversations s'intéressent aux nouvelles du Pays, l'on ergote sur les maladresses des hommes et femmes politiques. Les commentaires sont faits sur les performances d'un joueur de football européen ou sud-américain... ; conversations, certes divertissantes, mais véritablement incommodantes dans le lieu du travail. A proprement parler, il s'agit de la paresse dont le médiocre s'alimente. « Et ces fainéants attitrés touchent allègrement traitements et salaires aux dépens des paysans qu'ils méprisent. Comment des pays infestés de tels cancre budgétivores pourraient-ils jamais sortir du sous-développement ?²² » Comment, dès lors, s'étonner que l'on en soit à vivre par le bricolage ? Or, bricoler est marqué par une attitude qui consiste en un manque d'application dans le travail demandé. Le mauvais exemple venant d'en haut, le chef fainéant qui se divertit à longueur de journée aura un impact négatif pour le dur labeur qu'exige une Afrique qui produit des richesses pour tous.

2.2. La procrastination, la vénalité, l'absentéisme

Dans l'opuscule intitulé *Ignace de Loyola. Une pensée par jour* (Ed. Médiaspaul France, 2013) une maxime concerne la sage attitude à avoir contre la procrastination : « Ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui. »

La procrastination est un renvoi permanent de ce que je dois faire aujourd'hui. Je ne fais que différer ce qui m'attend ; je relègue l'urgence et la priorité à demain. En fait, je ne m'investis nullement dans l'instant présent. A cet effet, je me caractérise par l'attitude de reporter la réalisation de ce qui m'est demandé aux calendes grecques. La contre attitude productive en ce cas se signale ainsi : « je fais aujourd'hui ce que je pourrai faire demain ». Il s'agit donc, pour vaincre cette attitude, de se doter du sens de l'anticipation et de se munir par conséquent d'une éthique prospective qui ouvre à l'innovation, à la créativité et au souci de bien employer son temps. Cette attitude prospective requiert une grande capacité de mieux s'organiser et, ainsi, de produire des résultats escomptés. En plus de la procrastination, la gestion calamiteuse du temps se perçoit par les retards souvent injustifiés ; et qui, une fois devenus habituels, plombent le travail du groupe dans lequel nous sommes engagés. Cette pathologie dans le temps est néfaste pour un rendement productif.

Nous appuyant sur la pensée de Meinrad Pierre Hebga, nous pouvons relire des attitudes nocives à la productivité et à la compétence exercée.

21 Meinrad P. Hebga, *Afrique de la raison, Afrique de la foi*, Paris, Éditions Karthala, 1995, p. 89.

22 *Ibid.*

« On ne dénoncera jamais assez l'immobilisme d'un nombre considérable de fonctionnaires, l'absentéisme endémique, la corruption généralisée du haut au bas de l'appareil de l'État et dont la police et la gendarmerie ne donnent qu'une image grotesque et agaçante²³ ». Une telle administration dont les caractéristiques négatives sont dénoncées par l'auteur saura-t-elle résoudre les problèmes rencontrés par les citoyens dans leur quotidien ? Une administration qui est remarquable par la vénalité de ses membres défendra-t-elle les valeurs constructives de la vertu de ses membres et par ricochet de l'ensemble social ? Or, « toutes ces malversations sont hélas tolérées, encouragées, récompensées du fait de l'impunité, assurée par les protections tribales, politiques ou clientélistes.²⁴ »

Il s'agissait, dans cette deuxième partie, d'examiner de manière certes non exhaustive, mais critique, quelques attitudes répréhensibles dans le milieu professionnel. L'éthique du travail, qui est une évaluation de nos manières de nous comporter afin de les changer, propose des valeurs opposées à l'absentéisme, à la procrastination, à la dispersion et au manque de concentration dans le labeur. C'est ainsi qu'il convient d'opérer un travail sur soi-même au terme d'un examen de conscience rigoureux. Le souci de bien faire devrait alimenter nos pratiques de travail. Cela n'est nullement limité au monde professionnel ; toute personne engagée dans un travail, physique, intellectuel, spirituel, devrait avoir confiance en elle-même et en sa capacité de trouver de la détermination dans son cheminement personnel.

3. La culture du travail et le culte de l'excellence comme condition du progrès

Etre travailleur est un état d'esprit que chaque personne peut et doit développer. Son entretien transite nécessairement par deux pôles que nous nommons, « la culture du travail » et « le culte de l'excellence ». Nous allons les caractériser selon des modèles de comportements proposés par l'éthique du travail.

3.1. L'effort et la volonté comme composantes d'une culture du travail

La culture est entendue ici au sens de valeurs d'une communauté que chaque membre s'efforce de mettre en œuvre pour faire réussir un projet. La culture est construite autour de visions partagées ensemble sur base de l'amélioration de l'héritage intellectuel du passé. Il s'agit d'une manière d'envisager la vie à partir des repères définis par tous. C'est surtout, en matière de travail, les valeurs qui nous orientent vers la réussite.

23 Meinrad P. HEBGA, *Afrique de la raison, Afrique de la foi*, p.89.

24 *Ibid.*

La culture du travail nécessite un état d'esprit. Comment parvenir à l'édifier ? Elle se forge par le recours à des éléments culturels disséminés dans un espace géographique déterminé. La culture du travail, quand elle souhaite se transmettre, se vérifie par les récits des personnes ayant marqué le clan par leur ardeur au travail. Celles-ci deviennent des références, des exemples à imiter. C'est dans le faire que ces personnes ont légué à la postérité qu'il revient d'interroger les manières de comprendre le monde tel que transformé par elles.

La culture du travail est portée par une anthropologie de l'effort. Elle consiste à faire usage de ce que nous sommes, dans notre « intelligence », notre « mémoire » et notre « volonté » pour résoudre un problème donné. La personne humaine se définit ici dans sa capacité à s'étudier, à se connaître afin d'affronter toute difficulté qui se présente à elle. C'est un effort à mener aussi bien du point de vue spirituel, psychologique que physique. L'effort est conclu par un résultat dont le trajet est le dépassement de soi. C'est l'effet de la conscience de soi et de la construction de soi. Il s'agit de se découvrir et de se déployer en fonction de ce que nous sommes et de ce que nous voulons être. Il y a une amélioration de soi dans la construction de ce que nous produisons. « L'effort est une manifestation de la volonté²⁵ ». C'est un appui sur la force que nous pouvons avoir en nous-mêmes et nous doter d'un mode d'exister en vue de produire de l'effet dans la réalité qui nous est donnée d'affronter. Chez Njoh Mouelle, « l'homme de l'effort ne songe au repos que pour reprendre du souffle dans le cadre d'une vie quotidienne animée par une volonté créatrice permanente. Il sait qu'aucune réussite n'est définitive ; mais doit être comprise comme une recharge d'énergie, prête à alimenter de nouveaux efforts. L'homme de l'effort sait que les solutions à ses problèmes dépendent de lui-même, d'abord.²⁶ »

L'effort s'alimente d'une certaine forme de détermination en vue de la créativité. C'est ainsi que chacun doit « développer toutes les possibilités qu'il porte en soi ; exercer sa capacité en matière de créativité ; la voie royale conduisant à l'épanouissement libre de l'homme²⁷ » ; à cet égard, « la mobilisation permanente sous-tend tout culte de l'effort²⁸ ».

L'effort raisonnable est celui d'une personne consciente de ses limites et qui donne néanmoins le meilleur d'elle-même. Il s'agit donc de se connaître personnellement et ainsi de travailler raisonnablement à ce que mes forces me permettent. Le travail ne saurait devenir une source d'aliénation par l'excès difforme et sans but. Si l'effort constitue le moteur non négligeable du

25 La philosophie isabelle QUEVAL, nous offre une présentation de son livre *Philosophie de l'effort* dans le lien suivant : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance/philosophie-de-leffort-disabelle-queval> consulté le 28 avril 2017.

26 Ebénézer NJOH MOUELLE, « Questionnements 8 : à quoi sert le culte de l'effort ? », in <https://www.youtube.com/watch?v=qUyc79q9IrI>, consulté le 26 avril 2017.

27 *Ibid.*

28 *Ibid.*

travail, un deuxième aspect qui oriente la personne qui décide de travailler est la détermination liée à sa volonté.

La volonté de transformer le réel qui nous est donné s'arme de certaines valeurs telles que la performance, la compétitivité. L'homme et la femme qui travaillent se dotent de ces capacités et les actualisent sans cesse dans leur résolution des problèmes qu'il ou elle rencontre. Il s'agit toujours de se dépasser, de lutter contre l'installation dans ce qui est déjà acquis. Il est au contraire question de franchir des étapes en vue de la réalisation du mieux-être. L'effort s'associe à la volonté quand celle-ci est disciplinée. La performance requiert donc une ascèse qui astreint à quitter l'esprit velléitaire et à engranger la force apte à conquérir de nouveaux espaces. La compétitivité est résolument une lutte contre soi-même à cause de l'engourdissement où le sujet peut déchoir. On dirait en substance que l'effort est l'énergie de la vie. La force de transformation de notre réalité quotidienne se nourrit de l'indispensable détermination à bien agir. La volonté de transformer nos structures politiques nécessite à la fois d'une volonté qui se réalise dans l'acte de transformation mais davantage par la remise en cause permanente qui invite à aller vers le meilleur de ce que nous voulons atteindre ensemble. La volonté qui se confine au simple désir, à la promesse indéterminée est manifestement infructueuse ; car il ne s'agit plus de dire mais il faut faire. En fait les bonnes réalisations valent mieux que les pieuses intentions et les essais infructueux. La personne qui veut transformer le monde devrait le faire pour le bien de ses semblables ; elle travaillera prioritairement à résoudre les problèmes infrastructurels des personnes de la périphérie.

Notons que dans la préparation du présent article, nous avons examiné quelques proverbes Bassas du Cameroun²⁹. Ils nous démontrent en clair qu'il est possible de construire une anthropologie du travail à partir des préceptes du terroir africain. Nous signalons juste quelques-uns. « L'homme ne récolte que ce qu'il a travaillé³⁰ ». L'effort fourni nécessite de reconnaître l'investissement de la personne qui s'y est donné. A trop se disperser, le résultat n'est pas atteint.

« Une seule main n'attache pas un paquet³¹ ». Ce proverbe est une invitation au travail de collaboration. En effet, la réussite d'un projet dépend en grande partie de la capacité à associer d'autres personnes qui y apportent de leur savoir-faire. Ainsi, les résultats escomptés sont le fruit d'un travail d'équipe où chaque partie se sent concernée par le but à réaliser ensemble. Un tel processus de collaboration est fondé sur l'intersubjectivité de dialogue. « Soigner et approfondir l'intersubjectivité, c'est d'abord être à

29 Joseph Loïc MBEN, sj., Doctorant en Théologie à Boston College, nous a transmis les proverbes concernés dont la version en Bassa est présente dans les notes de bas de pages qui suivent.

30 « Mut a mbumbul ndik yom i a nsal »

31 « Woo wada u nkañ bé jomb »

l'écoute de l'autre³² » ; or, pour bien collaborer, il importe de cultiver à la fois « l'estime », la « simplicité », l'humilité ; autant de vertus qui s'opposent à la jalousie et à l'orgueil. Ce qui implique aussi une forme de responsabilité par rapport au labeur confié.

« Pour qu'une chose soit bien faite, on doit la faire soi-même³³ ». Ce proverbe laisserait entendre un manque de confiance vis-à-vis d'autrui. Ainsi, l'individu est appelé à établir les preuves que le soupçon à son endroit n'est pas avéré. Pris positivement, le proverbe insiste sur la capacité d'agir par soi ; avant de confier une charge à une autre personne, il importe de s'y investir personnellement. La personne qui agit par elle-même s'appliquera, prendra les dispositions nécessaires à la réussite de l'entreprise. En agissant par moi-même, je me détourne de l'esprit d'un mercenaire qui s'associe à mon œuvre sans amour et sans conviction. Pour la réussite d'un projet, je fais le sondage des talents et des compétences et ainsi je fais appel aux personnes qui montrent les dispositions à faire réussir une œuvre. Agir par soi nécessite à la base amour de l'œuvre, l'engagement à construire personnellement, l'implication dans la bonne réalisation d'une intention initiale.

Au terme de ce que nous nommons anthropologie de la volonté, qui définit l'essence du travail dans son effort productif, notons l'importance de construire une éthique du travail en recourant aux langages des proverbes africains en vue d'y extraire des modalités d'action et de transformation de notre réalité ; mais il ne suffit pas de les connaître, encore faudrait-il tirer le meilleur de la compréhension et s'investir personnellement et collectivement à une réforme de soi exigé par la décision de bâtir une vie épanouie pour tous les habitants d'une communauté de travail.

3.2. Le travail comme manifestation de la volonté de transformer notre milieu

Après avoir dénoncé les barrières sociologiques au développement en Afrique subsaharienne, Meinrad Hebga propose, en retour, « la mystique de travail, la passion du travail, la maladie du travail³⁴ » comme solution à ce malaise de l'Afrique dont le sous-développement pluriel est perceptible dans le manque d'infrastructures dans quelques zones urbaines et rurales. « Si nous bandons nos volontés et faisons travailler notre matière grise ; si nous décidons enfin de sortir de notre léthargie, un tournant décisif aura été pris. Un souffle puissant ne tardera pas à soulever nos sociétés languissantes, et l'énergie dont elles feront désormais preuve attirera peut-être investissements et transferts de technologie.³⁵ »

32 NKOMBE OLEKO, « Des impasses à l'effort de développement », in *Philosophie africaine et développement. Actes de la 8^e Semaine Philosophique de Kinshasa*, Kinshasa, Faculté de Théologie Catholique, 1984, p. 132.

33 « I sômbôl le jam li mut li ba lilam, a nlama bong jo nyemede »

34 Meinrad P. HEBGA, *Afrique de la raison, Afrique de la foi*, p. 89.

35 Meinrad P. HEBGA, *Afrique de la raison, Afrique de la foi*, p. 92.

La volonté qualifiée de farouche par Meinrad Hebga est le moteur de cette décision à transformer l'espace africain en un lieu où bien vivre est l'apanage du plus grand nombre. Les personnes d'Afrique doivent, par conséquent, travailler au niveau de leur volonté ; « parce que, vouloir, c'est déjà pouvoir planifier, programmer, s'organiser, mesurer les voies et moyens qui conduisent au « développement »³⁶ ». Ces efforts de planification et d'anticipation confortent la décision de se doter d'une mentalité prométhéenne. « La volonté de changer le cours du monde, ou du moins, d'accomplir quelque chose de grand dans la vie, de faire l'Histoire au lieu de la subir, cette volonté prométhéenne caractéristique de l'Européen est chez nous trop faible et trop rare.³⁷ » En proposant de fonder une culture prométhéenne africaine, nous sera-t-il objecté de prôner un mimétisme confondant ? Malgré cette objection de principe, reconnaissons que « les Africains doivent s'arracher à l'engourdissement de l'intelligence et de la volonté créatrice, qui va dans certaines sociétés jusqu'à une léthargie mortelle. Il est urgent, tout en respectant nos valeurs religieuses authentiques, de démystifier et de désacraliser le réel ; de l'analyser pour en découvrir les lois ; de soumettre la nature et ses forces les plus redoutables à l'avantage de l'homme, en participant à l'immense effort de la civilisation technologique.³⁸ »

A la volonté et la décision, doit suivre la réalisation du vœu de développement dont le travail ardu est le moyen essentiel. Pour ce faire, l'Afrique doit construire les conditions d'une véritable production ; et cette dernière passe par l'industrialisation³⁹.

3.3. Travailler à l'amélioration des conditions de vie

Tout travail que nous entreprenons en terre africaine en général, congolaise en particulier, doit viser à l'amélioration de nos conditions de vie. Il s'agit, pour chaque africain, de s'y investir. Il faut travailler pour mieux vivre et afin que tous mènent une vie épanouie. Pour ce faire, il s'agit à la fois d'améliorer la qualité de nos infrastructures routières, hospitalières dans le monde rural, mais aussi de nos institutions politiques. Pour Theodor Adorno, la quête de la vie bonne est aussi et surtout liée la quête de la meilleure forme de politique. On ne peut décider de mieux vivre soi-même, par un travail sur soi, en ignorant l'importance des autres. C'est pourquoi il est nécessaire d'œuvrer avec les autres en tant qu'agents transformateurs de notre milieu. Cette nouvelle manière d'envisager la politique la lie dans son sens éthique de vie vécue raisonnable dans des institutions dotées

36 Mbolokala IMBULLI, « L'Afrique peut bel et bien repartir », in *Philosophie africaine et développement. Actes de la 8^e semaine philosophique de Kinshasa du 2 au 8 décembre 1984*, Kinshasa, Faculté de Théologie Catholique, 1984, p.148.

37 Meinrad P. HEBGA, *Afrique de la raison, Afrique de la foi*, p. 79.

38 *Ibid.*

39 Mbolokala IMBULLI, art. cit., p. 150.

du sens de la justice et engendrant la liberté des citoyennes et citoyens. À ce titre, la responsabilité de l'homme ou de la femme politique implique la capacité de rendre compte à ceux et celles qui lui confient des rôles de gestion de la cité. Travailler c'est construire un univers humanisé. Illustrons-le par le quotidien à améliorer dans le milieu carcéral. Un tel labeur nécessite de prendre en considération la propreté, l'hygiène, une meilleure répartition de détenus dans des cellules à disposition humaine. C'est aussi mettre son intelligence en œuvre pour l'amélioration des infrastructures dans lesquelles les personnes vivent. C'est, par exemple, être attentifs à l'érosion béante qui se trouve en ce moment (mai 2017) sur la route qui mène de l'Université Loyola du Congo à l'Université de Kinshasa. Au lieu de regarder les populations désemparées par ce qui serait à la fois de l'oubli politique doublé du mépris du citoyen, il importe de savoir comment la résolution de ce problème allègera la vie souffrante des riverains de Kindele, Mabanga, et d'autres sites rongés par la violence des érosions. Et pourtant, l'être humain doit faire face, selon le mot d'Éric Weil, et s'opposer à la violence de la nature.

Pour reprendre la perspective du progrès, il est possible de comprendre la vie épanouie de manière qualitative. Chaque gouvernement devra initier des structures qui encadrent la bonne vie des membres de sa communauté. En cela, l'administration par l'attention envers les citoyens et les citoyennes, verrait en quoi quelques *capabilités* dont parle Martha Nussbaum, philosophe américaine, pourraient être mises en dialogue avec les réalisations nécessaires à une vie épanouissante. Ainsi, chaque Congolais, Congolaise obtiendra les fruits d'une amélioration des centres de santé. Il ou elle pourra vivre véritablement de façon normale, quitte à être content. Cette amélioration des structures de santé permettra à chacun d'« avoir les moyens de jouir d'une bonne santé, y compris la santé reproductive⁴⁰ ». Dans la prise en compte de citoyens de toute couche, chacun devrait « avoir une alimentation convenable » et « avoir un logement décent.⁴¹ »

Au sein de l'État de droit que les Africains et Africaines se seront attelés à construire et à faire durer, en tant que communauté raisonnable et rationnelle, chacun de ses membres devrait jouir de l'« intégrité physique. Avoir les moyens de se déplacer librement d'un endroit à l'autre ; que son corps soit considéré comme souverain, i.e. avoir les moyens d'être protégé contre les agressions, y compris les agressions sexuelles, les abus sexuels sur mineurs et la violence domestique ; avoir la possibilité de jouir d'une sexualité satisfaisante et du choix en matière de reproduction.⁴² » C'est dire que le travail d'invention de la liberté consiste en une prise en considération

40 Martha C. NUSSBAUM, *Femmes et développement humain, l'approche des capabilités*, Paris, Antoinette Fouque, 2008, p. 120. La question des capabilités est également examinée par AMARTYA SEN.

41 *Ibid.*

42 Martha NUSSBAUM, *Femmes et développement humain, l'approche des capabilités*, p. 121.

de son propre corps dans son respect et du respect de celui d'autrui. A cet égard, la condition de l'État de droit à construire est le respect de la liberté. A cet effet, chacun et chacune d'entre nous devrait « avoir les moyens de faire fonctionner son esprit dans un cadre où sont garanties la liberté d'expression dans les domaines politique et artistique et la liberté de la pratique religieuse.⁴³ » Cette capacité converge vers celle qui affirme la réalisation du souhait pour toute personne d' « avoir les moyens de participer effectivement aux choix politiques qui gouvernent notre vie ; avoir le droit de participer à la vie politique, à ce que la liberté de parole et d'association soit protégée.⁴⁴ » Chacun devrait aussi et surtout « avoir les moyens d'être considéré comme un être plein de dignité dont la valeur est égale à celle des autres. Ce qui implique, au minimum, d'être protégé contre la discrimination fondée sur la race, le sexe, l'orientation sexuelle, la religion, la caste, l'appartenance ethnique ou l'origine nationale⁴⁵ ».

Les arguments de Martha Nussbaum sur les capacités dont nous avons extrait stratégiquement quelques éléments en vue de répondre à la question de la vie épanouie, que chaque gouvernement devrait travailler à faire advenir, représentent le souci d'une vie qualitative et constamment améliorée. Pour ce qui touche véritablement à la solution au favoritisme sur fond de cooptation dans les milieux professionnels, il importe de souligner que la justice dans la recherche des emplois doit être effective ; en fait, il s'agit pour chacune, et chacun d' « avoir le droit de chercher un emploi sur une base d'égalité avec les autres⁴⁶ ».

Le progrès qu'il s'agissait de caractériser dans les lignes précédentes s'est présenté comme la conséquence du travail. A la base d'une conception de l'être humain comme personne qui travaille, une volonté de se poser comme agent d'amélioration des conditions de vie s'impose. A quoi doivent travailler les hommes et femmes à qui sont temporairement confiées les charges de résoudre les problèmes concrets rencontrés par les populations ? La réponse nous vient d'un retour sur le sens de la vie digne telle que conçue et réalisée ensemble. « De toutes les créatures, l'homme est cet être doué de raison appelé à embellir, orner et organiser l'environnement en vue d'y mener une existence digne, c'est-à-dire, humainement sensée.⁴⁷ »

43 *Ibid.*, 121

44 *Ibid.*, 123.

45 *Ibid.*, p. 122.

46 *Ibid.*, p. 123.

47 Ngwey NGOND'A NDENGÉ, « Savoir et responsabilité », in *La responsabilité politique du philosophe. Actes du IX^e séminaire scientifique de philosophie, du 20 au 23 juin 1993*, Kinshasa, FCK, 1996, p. 95.

Conclusion

Que signifie « travailler » et quelle éthique devrait accompagner cette entreprise ? Penser l'éthique qui porte l'activité de transformation requiert de se munir d'un concept unificateur du travail comme activité individuelle ou collective qui mêle à la fois l'esprit et l'action, en tant qu'investissement rentable aux fruits perceptibles. La personne qui travaille s'implique au cœur d'un processus de compréhension et de transformation de la réalité qui nous entoure.

Le travail est certes un procédé d'humanisation de soi. Toutefois, cela ne saurait éclipser les conditions de son absence, de sa rareté quand le chômage et le sous-emploi sont le lot quotidien d'une bonne frange de la population congolaise, camerounaise, etc. Les personnes qui travaillent sans salaire régulier, triment à longueur de journée dans les petits métiers, ou qui se retrouvent confinées à effectuer des labeurs pour lesquels ils et elles n'ont pas été formés sont un indice qui mérite de questionner nos sociétés africaines en général et congolaise en particulier. Une telle partie de notre population déclassée nous invite à savoir si l'Afrique se limitera à être une simple consommatrice sans pour autant produire. En amont d'une telle volonté, une structuration mentale s'impose. Qu'est-ce qui anime un peuple ; quelle est sa base idéologique ? Une des réponses serait, « l'idéal d'unité panafricaine, l'idéal de dignité et d'authenticité nègre, l'idéal de démocratisation politique sont, (...) des exemples de nouveaux idéologiques.⁴⁸ »

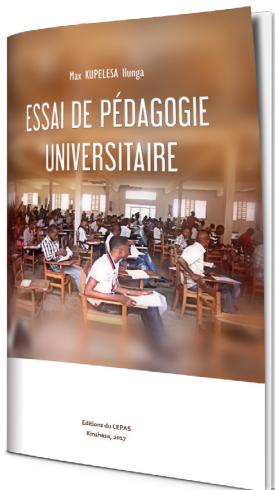
La construction d'une culture du travail nécessite, au niveau individuel, de découvrir qui nous sommes ; quels talents et dons nous avons. Une fois cette découverte effectuée, il revient d'acquérir une discipline personnelle : avoir l'habitude de la détermination dans ce que nous faisons ; une foi en nous-mêmes et en nos capacités ; une remise en cause de nos vieilles habitudes, perte de temps, paresse, esprit jouisseur ; esprit spiritualiste qui au nom d'une foi aveugle, pense que « Dieu » travaillera à la transformation de l'Afrique par la prière interminable que nous faisons dans de longues nuits de délivrance. L'Afrique ne se « développera » pas non plus dans un divertissement permanent entretenu par des nuits bruyantes des bars. Elle ne se « développera » encore moins à travers le patriotisme ludique lors des matches de coupe d'Afrique des Nations de football. Ne nous faudrait-il pas revenir à des formes de vie ascétique ? Nous pourrions nous inspirer du philosophe chinois Mozi pour qui « la tempérance et l'économie apportent la prospérité, tandis que la complaisance et l'excès conduisent à la destruction⁴⁹ ». En plus de cette ascèse, chaque pays africain devrait

48 NGOMA BINDA, « Philosophie et pouvoir politique. Essai de théorie inflexionnelle », in *La responsabilité politique du philosophe. Actes du IX^{ème} séminaire scientifique de philosophie, du 20 au 23 juin 1993*, p. 174.

49 MOZI, *Œuvres choisies*, Paris, Desclée De Brouwer, 2008, p. 51.

travailler à conduire aux postes de responsabilité, des personnes éprouvées par la vertu. « Quand les hommes vertueux sont nombreux dans l'État, l'ordre est stable ; quand les hommes vertueux sont rares, l'ordre est précaire. C'est pourquoi la tâche des seigneurs n'est autre que d'augmenter le nombre d'hommes vertueux⁵⁰ ». Le gouvernement doit donc être constitué de personnes qui ont la capacité de décider de vivre par la morale et pour le sens des autres qui sont négligés en vue de rendre leurs conditions de vie meilleures : « la promotion des hommes vertueux est le fondement du gouvernement⁵¹ » qui doit revenir aux personnes capables de vivre selon l'éthique de l'empathie ou savoir se mettre à la place des autres, d'éprouver ce qu'elles ou ils éprouvent quand elles sont négligées ; et à partir de là, agir en conséquence par le travail d'amélioration des infrastructures. Ainsi, dans le pays, toute personne vivra dans la lumière et dans la joie partagées. ■

Vient de paraître aux Éditions du CEPAS !



Le livre qui comble 'un vide' sur
la Pédagogie universitaire !

**Essai de Pédagogie universitaire
(Max Kupelesa, S.J.)**

Disponible à la Librairie du CEPAS

⁵⁰ *Ibid.*, p. 57.

⁵¹ *Ibid.*, p. 60.